

AVERTISSEMENT

Vous trouverez dans ces pages la reconstitution méticuleuse d'une crise scientifique qui dura cinq jours et dont le point culminant fut la menace d'une extinction de notre espèce.

Il importe de reconnaître dès le début de notre récit que les technologies de pointe qui caractérisent notre monde moderne, si elles exacerbèrent la crise, n'en furent pas directement à l'origine. La réponse apportée à la menace Andromède exigea une coordination et des efforts scientifiques sans précédent. Pour autant, c'est à cause de cette même expertise scientifique que furent commises les erreurs tragiques qui engendrèrent les terribles destructions et les lourdes pertes humaines subies.

Cependant, il est vital que cette tragédie soit racontée.

Le nombre d'êtres humains qui peuplent aujourd'hui la Terre est plus élevé qu'à n'importe quel autre moment de l'histoire de notre espèce. Nous sommes des milliards d'individus qui devons notre survie à l'infrastructure technologique que nous avons construite pour assurer notre subsistance. Confrontés à l'effondrement de cette infrastructure, nous pourrions tous périr jusqu'au dernier.

J'espère que ce récit rigoureux des événements démontrera à la fois les capacités et les limites du progrès scientifique – ses bienfaits tout autant que sa face sombre.

Cette reconstitution précise et détaillée des faits n'aurait été possible sans le précieux concours de ceux qui

furent directement ou indirectement impliqués dans la catastrophe, ni sans celui d'une armée d'experts et de vérificateurs d'informations. Je tiens à remercier ici ces contributeurs, tout en précisant que j'assume la responsabilité de chacune des erreurs ou omissions qui se seront glissées dans ce manuscrit.

On ne peut qu'éprouver un certain découragement en constatant que cette nouvelle crise est imputable aux mêmes défaillances – l'orgueil, le manque de communication et, simplement, la malchance – que le premier incident désigné sous le nom d'Andromède¹. Il n'est cependant pas dans mes intentions de dénigrer ou de blâmer quelque institution ou individu que ce soit. Sur le moment, tout le monde se croit toujours le héros de sa propre histoire – même ceux qui seront plus tard tenus pour responsables.

Je laisse au lecteur le soin de juger.

Les scientifiques, astronautes et soldats qui vécurent les événements décrits dans ces pages étaient des êtres humains, avec leurs forces et leurs faiblesses. Certains ont fait preuve d'un héroïsme surprenant face à la menace d'annihilation, tandis que d'autres ont failli à des moments cruciaux. Mais aucun n'a agi en vain puisque nous sommes tous *encore là*, vivants, capables de prendre connaissance et de tirer les enseignements de cette chronique improbable de la survie de l'humanité connue désormais sous le nom de code: *La Menace Andromède*.

D.H.W.
Portland, Oregon
Janvier 2019

1. Voir *La Variété Andromède*, Archipoche, 2020.

JOUR 0
CONTACT

*« Le futur est plus proche que
la plupart d'entre nous ne l'imaginons. »*

Michael Crichton

Classification des événements

Lorsque tout débuta, Paulo Araña s'ennuyait ferme. Il n'était qu'à un an de la retraite et quitterait bientôt la Fondation nationale indienne du Brésil, connue sous son acronyme portugais, FUNAI. Basé à la périphérie des terres protégées par le gouvernement s'étendant à travers le bassin amazonien, le Sertanista avait dans les 55 ans. Assis sous une ampoule électrique à la lumière vacillante, il se laissait envelopper par la chaleur montante du matin et bercer par les sons familiers de la jungle sauvage qui pénétraient par les fenêtres ouvertes de sa station de surveillance.

L'homme accusait au moins trente kilos de trop. Installé devant un vieux bureau métallique, il suait dans son uniforme officiel vert olive de la FUNAI. Toute sa concentration était fixée sur la cigarette de tabac qu'il était en train de rouler avec ses doigts émoussés mais encore agiles. Malgré sa moustache grisonnante et sa vue déclinante, ses mouvements, dépourvus de toute hésitation ou tremblement, étaient précis et rapides.

Occupé à fumer avec satisfaction, Paulo ne remarqua pas le signal d'alerte rouge qui clignotait sur l'écran de son ordinateur. Une légère distraction qui, ce matin-là, eut des conséquences produisant un effet boule de neige. La lumière invisible, masquée par un post-it jaune (la localisation d'un coin de pêche), clignotait dans l'indifférence la plus totale depuis la fin d'après-midi du jour précédent.

Le clignotement des pixels annonçait le début d'une urgence mondiale.

À cinq cents mètres d'altitude, un engin aérien sans équipage de fabrication israélienne – baptisé Roi Vautour, ou *Abutre-Rei* en portugais –, de la taille d'un bus scolaire, vrombissait au-dessus de la forêt amazonienne. Ses roues étaient couvertes d'une boue rouge séchée, souvenir d'un atterrissage houleux dans la jungle, et sa coque blanche était zébrée de cadavres d'insectes. Néanmoins, le drone conservait son aspect élégant et prédateur, tel un objet provenant d'un futur lointain qui aurait remonté le temps pour planer au-dessus de cette terre préhistorique.

L'*Abutre-Rei* accomplissait sa mission, effectuant des allers-retours incessants au-dessus de la canopée, mer verte qui couvrait l'horizon. L'imperturbable œil noir de l'objectif autonettoyant et gyrostabilisé de sa caméra était braqué sur le sol, et une unité radar Seeker, à bande ultralarge et à synthèse d'ouverture, explorait le terrain accidenté en diffusant sans relâche des impulsions programmées d'ondes radio qui pouvaient percer la pluie, la poussière et la brume. Le drone, spécialisé dans l'observation du territoire et la photogrammétrie, composait et recomposait sans cesse une carte à très haute résolution du bassin amazonien.

À l'intérieur de la station d'observation, Paulo regardait d'un œil distrait l'image sans cesse réactualisée qui se formait sur son moniteur. De temps en temps, une volute de fumée bleuâtre s'élevait de la cigarette imbibée de salive logée au coin de ses lèvres.

Tout bascula à 14 heures, 8 minutes et 24 secondes (UTC – Temps universel coordonné).

À cet instant précis, une nouvelle portion de terrain cartographié s'ajouta à l'image composite. Le voyant d'alarme fut ainsi déplacé de cinquante pixels vers la gauche, apparaissant légèrement sous le post-it.

Étonné, Paulo Araña fixa la tache rouge clignotante. Sur les images récupérées de la webcam, on peut le voir écarquiller des yeux comme un dément et tenter d'ajuster sa vue. Il arracha le post-it et le froissa entre ses doigts. Le point lumineux était situé à côté de l'image miniaturisée d'une masse trouvée par l'*Abutre-Rei* dans la jungle. Paulo n'avait pas le début d'une explication pour comprendre ce qu'était cette chose et la raison de sa présence en un tel lieu.

Le travail de Paulo Araña à la FUNAI consistait à observer et protéger un périmètre de sécurité établi autour de la région de la Haute Amazonie située le plus à l'est, soit plus de cinquante mille kilomètres carrés de jungle vierge. C'était un trésor inestimable, un endroit abritant à la fois la plus grande concentration de biodiversité sur la planète, et une *Terra Indígena* regroupant environ quarante tribus indiennes isolées dans des poches de civilisation indigène échappant – ou presque – à la technologie et aux infections du monde extérieur.

Avec de telles richesses naturelles, ce territoire était exposé à des menaces d'agressions constantes. Telles des armées de termites, les populations locales démunies avaient la tentation de se faufiler dans cet espace protégé, afin d'y pêcher dans des rivières pures ou de braconner de précieuses espèces menacées. Les bûcherons rêvaient d'abattre les immenses *kuranas*, cèdres dont le prix pouvait aller chercher dans les milliers de dollars au marché noir. Et, bien sûr, les hordes de narcotrafiquants en route vers l'Amérique centrale depuis le sud du Brésil constituaient la menace la plus redoutable.

Préserver la nature sauvage exigeait une attention sans faille de tous les instants.

D'un doigt taché de nicotine, Paulo tapota une touche, afin d'activer Marvin, un programme informatique logé dans une boîte en plastique beige calée sous son bureau. Acquise des années auparavant dans le cadre d'un travail de recherches mené conjointement avec un programme

d'études américain, la boîte cabossée n'avait rien de remarquable, à l'exception du vieux personnage des *Simpson* scotché sur l'un de ses côtés.

À l'intérieur cependant, Marvin abritait un réseau neuronal – un système expert développé à partir d'une imagerie reproduisant des milliers de mètres carrés de jungle réelle ajoutés à une centaine de millions d'autres images virtuelles. Marvin pouvait identifier à coup sûr une piste d'atterrissage de quatre cents mètres aménagée dans un coin reculé de la jungle par des passeurs de drogue, ou bien des routes déboisées à l'intérieur de la forêt, dissimulées par les arbres les plus hauts, intentionnellement laissés intacts pour masquer le trafic, ou même les quelques *malocas*, des huttes construites par certaines tribus amérindiennes isolées.

Plus important encore, le programme pouvait scanner en quelques secondes quinze kilomètres carrés de terrain en haute résolution, une prouesse impossible à accomplir par le plus doué des êtres humains.

Paulo savait que Marvin était très intelligent, mais le programme avait rejeté d'emblée ces nouvelles informations, qu'il jugeait inclassables. C'était une « chose » que l'algorithme et tous les pétaoctets de sa base de données n'avaient jamais vue.

En réalité, c'était une « chose » que *personne* n'avait jamais vue.

La conclusion de l'opération se résumait en ces quelques mots : « RÉSULTAT DE LA CLASSIFICATION : INCONNU. »

Marvin n'avait même pas proposé de distribution de probabilités.

Paulo n'aimait pas ça. Sa cigarette trembla, tandis qu'il émettait une sorte de grognement geignard. Il tapa rapidement sur les touches de son ordinateur et agrandit l'image qu'il examina sous tous les angles possibles, tout en essayant de se convaincre qu'il s'agissait là d'un pépin

sans importance. Mais il était inutile de le nier : cette chose extraordinaire défiait toute explication.

Une forme noire se dressait dans la profondeur de la jungle. Énorme.

Paulo chassa du revers de la main la fumée de sa cigarette. Son gros ventre écrasé contre le bureau métallique, il approcha son visage de l'écran en clignant des yeux. Son crâne dégarni couvert d'une sueur froide luisait sous la lumière crue de l'ampoule pendue au-dessus de sa tête.

Paulo a été enregistré prononçant ses mots pour lui-même : « *Non, isto é impossivel!* »

Après avoir allumé l'interrupteur d'une imprimante 3D bosselée, Paulo attendit patiemment que les données de l'image brute fussent transférées à la volumineuse machine. Une batterie de lasers à impulsion se mit en marche et la cabane fut bientôt envahie par une odeur de cire chaude. Centimètre par centimètre, une couche de plastique rose durci se déposa sur le plateau de l'imprimante. Tandis que les secondes s'écoulaient, la matière informe se métamorphosa en une carte topographique solide en trois dimensions sur laquelle apparut bientôt la reproduction détaillée de la canopée.

Tout en roulant et en allumant machinalement une autre cigarette, Paulo tenta de détourner son regard du monde nouveau qui venait de naître sous la forme d'une jungle modèle réduit.

La respiration légèrement sifflante, le regard fixe, le Brésilien fit craquer ses articulations une par une, en fumant en silence.

Dans les rares cas où Marvin proposait une probabilité de classification inférieure à 80 %, c'était à Paulo d'effectuer le choix final. Il y parvenait en employant une méthode inaccessible à la machine : son sens du toucher.

Le toucher est la plus ancienne faculté sensorielle de tout organisme vivant. Le corps humain est presque entièrement

couvert de capteurs tactiles. Les circuits nerveux, reliés au système somatosensoriel, communiquent avec les multiples zones de détection par un biais inconnu et inexplicé. Les innombrables mécanorécepteurs situés sur nos lèvres, notre langue, nos pieds, et, plus particulièrement, le bout de nos doigts, sont d'une extrême sensibilité.

Les yeux mi-clos, Paulo commença l'exploration par contact statique en posant le bout de ses doigts sur la surface du modèle et, accentuant doucement la pression, il les déplaça latéralement le long de la surface méticuleusement rendue de la canopée. Chaque centimètre de la texture du modèle correspondait à environ cent mètres de terrain réel.

Paulo pouvait faire courir ses doigts sur le toit de la jungle et *sentir* si tel échantillon d'information non classifiée correspondait à la destruction à la tronçonneuse d'une piste d'atterrissage ou aux douces berges d'un paisible affluent du fleuve.

Les yeux clos, la cigarette vissée aux coins des lèvres, Paulo se voûta. Telles celles d'un dieu aveugle caressant le visage de la planète, les mains nerveuses du Brésilien glissaient sur la surface de la jungle.

Quand ses doigts heurtèrent la forme dure et anormale de... la chose, Paulo Araña étouffa un gémissement. Quel que fût l'objet, il existait bel et bien. Mais il n'y avait pas de route à proximité. Aucun signe de construction. La présence de cette anomalie colossale, isolée au sein de la forêt miniature, semblait inconcevable.

La chose-dans-la-jungle, longue et légèrement courbée comme une barricade, s'élevait au moins à une centaine de mètres au-dessus d'une étendue sauvage. Cela profanait l'inviolabilité d'une forêt tropicale restée vierge sur des milliers de kilomètres carrés. Et cela semblait avoir surgi de nulle part.

Au toucher, Paulo ressentit une sensation d'effondrement autour du périmètre de la structure. C'était la texture de la

mort. Des milliers d'arbres malades jonchaient le sol. Cette chose était une espèce de peste, contaminant tout autour d'elle.

Pendant un long moment, Paulo resta assis et envisagea de lancer une alerte en recourant à la désuète radio à ondes courtes installée sur son bureau. Son regard s'attarda sur elle, tandis que le générateur tournait à l'extérieur, fournissant le flot d'électricité nécessaire à la connexion de ce poste d'observation isolé du reste du monde.

Paulo chercha à tâtons sous les tiroirs jusqu'à ce que ses doigts frôlent une carte de visite, collée sous l'un d'eux, sur laquelle était indiqué le numéro de téléphone d'un jeune Américain qui l'avait contacté récemment.

Se présentant comme un homme d'affaires, l'étranger avait expliqué qu'on avait signalé dernièrement la disparition d'un avion chinois dans cette zone. Sa compagnie était disposée à payer un bon prix en échange d'informations à ce sujet. Paulo avait supposé – et continuait à penser – que l'Américain recherchait des morceaux de l'épave de l'avion, bien qu'il ne l'ait pas dit. Pas explicitement. Au lieu de cela, l'homme avait demandé que « tout événement étrange » survenant dans les parages lui soit rapporté. Et il ne faisait aucun doute que l'apparition de la chose en était un.

Semblable à des larmes, la sueur coulait le long du visage de Paulo. Tout en essuyant avec une de ses paumes les gouttes qui perlaient sur ses joues, il fixa la carte de visite et composa le numéro.

Un homme avec un accent américain répondit dès la première sonnerie.

— Je suis heureux que vous appeliez, monsieur Araña, dit la voix. J'avais raison de vous faire confiance.

— Vous savez déjà, demanda Paulo, en regardant l'écran de son ordinateur.

— Marvin m'a alerté à l'instant même où vous enregistriez cette classification anormale. Il est plus malin qu'il n'y paraît.

Les Américains et leurs ruses. Leur disposition d'esprit ne cesserait jamais d'étonner Paulo. Un peuple tout sourire qui paraissait si confiant et tellement franc... Et cependant...

— Et maintenant? demanda Paulo.

— Tranquillisez-vous, monsieur Araña, des gens s'occupent du problème. Vous serez dédommagé pour votre aide. Mais je suis curieux de savoir ce que vous pensez de tout cela.

— Je sais seulement qu'il ne s'agit pas d'une erreur, *senhor*. C'est vraiment là, dehors. Je l'ai touché.

— Et vous en dites quoi?

Paulo réfléchit un moment avant de répondre:

— C'est un fléau qui tue tout ce qui l'approche. Mais je n'arrive pas à savoir ce que c'est.

— Comment ça?

— Parce que cette chose, dehors... n'a pas été conçue par l'homme.